

L'histoire recueillera certainement ces mémorables paroles et les transmettra à la postérité la plus reculée.

Enfin, l'un des convives se tournant vers M. Berryer qui soutient si noblement la cause du pays, la seule cause véritablement nationale, selon l'observation profonde de la Gazette, s'est écrié : « A l'illustre orateur qui résume en lui seul cette puissance de pensée et de parole qui » en a fait depuis long-temps déjà le Berryer de la France, et qui, par les résultats glorieux qu'elle promet, en fera bientôt le Berryer de l'Europe ! » — Pourquoi pas le Berryer des deux mondes ? Quoi qu'il en soit, la Gazette n'a pas l'air de se douter qu'il est infiniment plus facile d'être le héros, l'orateur ou le Berryer de l'Europe et des deux mondes, que d'être le Berryer de la France. M. Berryer est le Berryer de la France, comme la Gazette de France est la Gazette de la France, et comme Henri de France est le Roi des Français. Mais quant aux espérances que la Gazette et M. Berryer pourraient fonder sur un nouveau 12 mars, nous avouons que ce noble sentiment leur donne le droit d'être considérés comme la Gazette et le Berryer de l'Europe.

Cette belle soirée, dit en terminant la Gazette, ne sera pas perdue pour le pays. — Nous en sommes profondément convaincus.

Dans la Chambre des lords du 17, lord Brougham, après un assez long discours, a proposé de remplacer la taxe générale de 3 pour 100 par une taxe de 4 pour 100 sur la propriété territoriale et sur les fonds, et de 2 pour 100 seulement sur le revenu des professions. La motion de lord Brougham a été rejetée sans discussion, et la Chambre a passé à l'ordre du jour.

Nous n'avons encore aucun détail qui méritent attention sur la discussion qui a commencé le 18 dans la Chambre des Communes.

On nous écrit de Barcelone, le 9 mai :

« Depuis ma dernière lettre la situation politique de Barcelone n'a pas changé; les esprits y sont toujours fort agités par la préoccupation des événements de Portugal et la réunion projetée du parti modéré avec le parti carliste. Les autorités continuent à prendre des mesures de sûreté et de prévoyance. Dans chaque quartier on a placé un agent qui est chargé de surveiller les personnes qui sont réputées hostiles au système actuel. Ces mesures sont poussées jusqu'à l'illégalité la plus flagrante. A l'arrivée de chaque bateau à vapeur venant de Marseille, la municipalité, qui agit sous l'inspiration des membres de la junte de vigilance, envoie des agents qui s'emparent de la correspondance générale. Les lettres sont décachetées, lues, et ensuite remises à la poste. Le secret des lettres est également violé à l'administration des postes.

« Le nombre des bandes facieuses qui parcourent la Catalogne augmente chaque jour; elles commencent à répandre la terreur dans les villages. Le capitaine-général devait sortir ces jours derniers pour visiter quelques villes de la principauté, mais il en a été empêché par la crainte de voir la tranquillité de Barcelone troublée de nouveau. Une émeute devait avoir lieu à cause de l'élévation des droits d'octroi. Quelques troupes ont été dirigées vers la frontière de France avec des approvisionnements et des munitions de guerre pour le château de Figueras. L'ordre a été également transmis pour fortifier plusieurs points; et on presse l'instruction des recrues avec une activité extraordinaire. Hier deux batteries d'artillerie sont entrées, venant de Saragosse.

« Un assassinat a été commis dans la soirée d'avant-hier sur la personne d'un lauréat de la garde nationale du temps du baron de Meer. On attribue cet assassinat à une vengeance de parti.

La commission du budget a déjà terminé l'examen détaillé des dépenses de tous les ministères, à l'exception de ceux de la marine et des finances. Elle a commencé dans la séance d'hier à entendre les ministres sur les crédits qu'ils ont donné lieu à quelques contestations. Le ministre des affaires étrangères a donné, au sein de la commission des explications étendues et détaillées sur la création de nouveaux postes politiques et consulaires et sur l'augmentation de traitement de plusieurs de ses agents. Sur douze nouveaux consulats, deux seulement, Djeddah et Jénina, ont été réservés; les dix autres, Moscou, New-Castle, Mazatlan (Mexique), Monterey (Californie), Panama, Port-Louis, Canton, Jérusalem, Erzeroum et Mossoul ont été définitivement adoptés, ainsi que la création du poste de ministre plénipotentiaire à Buenos-Ayres. L'augmentation de traitement pour la légation de Hambourg en partie, et en totalité pour les consulats de Venise, de Montevideo, d'Edimbourg, de Porto-Rico et de Belgrade, a été adoptée. La commission a l'intention de proposer le statu quo pour les émoluments de l'ambassadeur de Sardaigne, du ministre plénipotentiaire à Francfort, et de la légation de Stuttgart.

M. le président du conseil sera prochainement entendu par la commission du budget; mais déjà la commission a décidé, dans une de ses précédentes réunions, que l'administration des haras ne sera point distraite du ministère du commerce pour être mise sous la direction du ministère de la guerre.

La commission du budget pousse activement son travail; il sera probablement soumis à la Chambre à la

fin du mois prochain. Le budget, comme on sait, est ordinairement les travaux de la Chambre des Députés.

Le rapport de M. Galos sur le premier projet de loi des canaux relatif au rachat des actions de jouissance, vient d'être distribué à la Chambre des Députés. C'est en vertu des lois de 1821 et de 1822, que le gouvernement s'est associé aux Compagnies pour l'exécution des canaux; mais celles-ci en prêtant leurs capitaux à l'Etat, n'ont acquis qu'un droit de participation aux produits, l'Etat est resté toujours propriétaire. Tout le monde sait en effet que toutes les conventions faites avec l'Etat portent implicitement en elles un droit de résiliation. Cette faculté de résiliation, dit avec raison M. Galos, est un des attributs les plus essentiels de la puissance publique; elle ne peut être en aucun cas contestée. Aussi le principe du projet de loi a-t-il été admis presque sans discussion; seulement le prix du rachat des actions sur lequel les Compagnies ont présenté de nombreuses réclamations, a été l'objet d'un examen approfondi de la part de la commission. Elle a reconnu que l'institution d'une commission arbitrale à cet égard, doit offrir des garanties suffisantes pour prémunir les Compagnies contre toute injustice dans la liquidation de l'opération de 1821 et de 1822. Cette commission se composera ainsi que le gouvernement l'a proposé, de neuf membres, dont trois désignés par le ministre des finances, trois par les Compagnies, et trois par la Cour royale de Paris.

La discussion sur ce projet de loi s'ouvrira mercredi prochain en séance publique.

La commission des chemins de fer a admis hier dans son sein les délégués des maîtres de poste du royaume, et a entendu M. Jouhaud, leur organe. Des mesures protectrices en faveur des relais ont été demandées par eux.

Cette réclamation est digne d'une attention sérieuse, et sort de ce cercle étroit où s'agitent trop souvent les intérêts privés. Il s'agit là d'une institution qui mérite ménagements et protection. Nous ne saissions pas que personne ait songé à les lui refuser. La France réclame un développement, digne d'elle, des nouvelles voies qui doivent traverser les lignes les plus importantes; mais elle veut maintenir une circulation active, à laquelle les postes prêtent un indispensable appui, sur tous les points que la puissance de la vapeur ne pourra pas atteindre. Les moyens de transports qui existent aujourd'hui se marieront admirablement bien avec ceux, plus rapides encore, dont nous serons bientôt enrichis. C'est une union féconde qu'il faut assurer, et non une lutte intestinale dans laquelle il s'agitrait de prendre parti. Cette union peut toutefois nécessiter des mesures qui demandent un examen approfondi. M. Jouhaud a cherché à l'éclairer, dans l'ouvrage qu'il vient de publier, par le rapprochement de ce qu'ont déjà fait les différents Etats qui nous environnent. Mais les exemples de nos voisins, même dans ce qu'ils font de bien et de sage, sont loin d'être pour nous des règles d'une application absolue. L'institution des postes est, en France, éminemment nationale. Elle a été réglementée par des lois successives; ces lois ont transmis des droits qu'on ne peut méconnaître, et créé de grands intérêts sociaux qu'il faut ménager. En tête de ces intérêts nous placerons celui d'une centralisation puissante, à laquelle concourent nos relais, par la rapidité qu'ils impriment aux communications, sur tous les points du territoire. Ce n'est pas en 1842 que nous méconnaîtrons, par une atteinte portée à la propriété, l'utile secours que la Convention ne croyait pas payer trop cher par le maintien d'un privilège dont elle consacrait même l'hérédité. Mais, d'autre part, il ne faut pas méconnaître cette invincible puissance du temps qui modifie, et parfois métamorphose les meilleures choses. Les merveilles de la vapeur assurent des bienfaits qu'il faudra d'abord acheter par quelques sacrifices. C'est là l'inflexible loi du progrès. L'œuvre de la sagesse, c'est de prévoir les difficultés, toujours attachées aux transitions, même aux plus sages, de les entourer de ménagements, et de rendre féconde, quand c'est possible, la conciliation d'intérêts qui paraissent se heurter.

LL. MM. ont reçu hier, dans la soirée, MM. les ministres du commerce et de l'instruction publique, MM. les ministres de Danemark et de Grèce. M. le président de la Chambre des Députés, M. Barthé, premier président de la Cour des comptes, M. le duc de Marmier, MM. les généraux Desplanès, Curières et Berthéze, plusieurs autres pairs de France et plusieurs députés.

M. le comte de Montalivet, intendant-général de la liste civile, ne recevra pas mardi prochain, 22 mars; mais il recevra les mardis suivants.

Le Moniteur publie une circulaire que M. le ministre de l'instruction publique vient d'adresser à MM. les recteurs des Académies, en leur transmettant l'arrêté du 14 mars 1842, relatif aux écoles élémentaires privées.

Cet arrêté a été pris en conseil royal de l'instruction publique, pour déterminer avec plus de précision le mode et l'objet de l'inspection locale qui doit, en exécution de la loi du 28 juin 1833, s'appliquer aux écoles élémentaires privées.

Par cette loi, en effet, les comités communaux, les comités d'arrondissement et l'administration sont investis, à l'égard des écoles privées, de diverses attributions dont l'exercice ne saurait être trop recommandé. Le nombre des écoles élémentaires privées, égal au moins à la moitié de celui des écoles communales, indique assez la nécessité d'appliquer à ces établissements les règles essentielles à la tenue de toute école, en laissant d'ailleurs une entière liberté pour le choix des méthodes et la direction de l'enseignement. Ce que le règlement a dû seulement déterminer, et ce qu'il importe de faire partout observer, ce sont certaines dispositions d'ordre, de bienséance, de discipline et de travail, qui ne peuvent être négligées sans dommage pour l'enfance, et sans infraction aux devoirs de l'instituteur.

On lit le matin dans un journal :

« Les douze députés délégués par leurs collègues des ports de mer pour se rendre auprès de M. le ministre des affaires étrangères ont été reçus hier matin par M. Guizot. C'est l'honorable M. Billaut qui a porté la parole. Il a représenté au ministre l'état de détresse des colonies et le dommage que devait causer au commerce des ports une plus longue irrésolution de la question des sucres. Il a conclu en conséquence à la présentation immédiate du projet de loi annoncé par le gouvernement lui-même dans l'exposé des motifs du budget, et promis à plusieurs reprises par M. Comin-Gridaine.

« M. le ministre a répondu qu'il connaissait toute la gravité de la situation pour laquelle on sollicitait un remède, que le cabinet la connaissait comme lui, et que sa première pensée avait été qu'un projet de loi, portant interdiction de la fabrication du sucre indigène avec indemnité, devait être immédiatement présenté; mais que lorsqu'on avait examiné les chances d'adoption que pouvait avoir ce projet de loi, on avait reconnu qu'il réunirait contre lui une majorité qui n'était pas douteuse; qu'un rejet serait une échec moral très grand pour le ministère, et qu'il ne pouvait pas s'exposer à la veille des élections; que d'ailleurs, dans l'intérêt du projet de loi, un ajournement à la session prochaine ne devait pas être considéré comme une mesure fautive; que d'ici là la question aurait le temps de mûrir; que les opinions contraires au système d'interdiction s'éclairciraient, et que le projet du gouvernement pourrait alors être présenté avec une plus grande certitude de le faire agréer par la Chambre.

« M. Billaut a renouvelé ses premières observations, en insistant sur la nécessité d'une solution, et il a fini par déclarer au ministre que si le projet de loi n'était pas présenté, il se trouverait dans l'obligation d'adresser au cabinet des interpellations. — « Vous ferez ce que votre conscience et votre devoir vous suggéreront, a dit alors M. Guizot; mais si vous m'attaquez, je me défendrai. »

La commission chargée d'examiner le projet de loi sur les chemins de fer a choisi M. Dufaure pour rapporteur.

L'état de M. Lacrosse, blessé hier en duel au col du fémur, ainsi que nous l'avons annoncé, s'est sensiblement amélioré. La balle a pu être extraite dans la soirée, et les médecins pensent que la blessure n'aura pas la gravité qu'on avait d'abord redoutée.

On écrit de Toulouse, le 17 mars :

« On annonçait dernièrement que le gouvernement français, pour couper court à tous les bruits de connivence répandus sur son compte, avait résolu de faire interner tous les réfugiés espagnols, carlistes et chrétiens, à une distance considérable de la frontière. Cette nouvelle était vraie. Le baron de Meer, ex-capitaine-général de Catalogne, et le général Breton, ex-commandant de Taragone, ont déjà reçu l'ordre de quitter Montauban. La mesure a atteint aussi notre ville. Diverses notabilités viennent de se voir désigner un autre séjour que Toulouse. M. le comte de Fonollar a adressé à ce sujet au journal l'émancipation une lettre où il réclame contre cette sévérité, en déclarant qu'il est totalement étranger à ces prétendues joutes et conspiration carlo-chrétiennes, dont certains journaux font tant de bruit depuis quelque temps.

On lit dans la Sentinelle de Bayonne du 17 mars :

« Lundi dernier, un ordre ministériel très pressant est arrivé de Paris, enjoignant à nos autorités de faire interner au plus tôt cinquante-sept Espagnols, réfugiés dans notre ville par suite des événements d'octobre dernier; on nous assure que M. le sous-préfet a été signifié à M. le comte de Montferron et à M. Pedro Egaga et Ribed d'avoir à se rendre à Pau pour y recevoir les derniers ordres de la préfecture.

On écrit d'Alger, le 10 mars :

« Si les nouvelles qui circulent aujourd'hui sont exactes, le général Lamoricière serait parvenu à atteindre les Hachem, que l'armée a essayé vainement de défendre. La tribu tout entière, pour échapper à une destruction imminente, a pris le parti de se soumettre.

On lit dans la Gazette de Stuttgart du 17 mars :

« La Chambre des Députés du Wurtemberg s'est occupée aujourd'hui de la motion de l'évêque de Rottenbourg concernant la position de l'Eglise catholique vis-à-vis de l'Etat. On sait que l'évêque se plaint de ce que l'Eglise catholique ne jouit pas d'une liberté assez grande, surtout en ce qui concerne les mariages mixtes. L'évêque prétend que l'Etat ne peut pas agir par voie coercitive en matière de mariages mixtes, et que le Pape seul a le droit de statuer d'une manière définitive. La Chambre a rejeté à une majorité de 80 voix contre 6 la motion de l'évêque de Rottenbourg.

« Il est digne de remarque qu'après ce vote de la Chambre le ministre de l'intérieur a déclaré que, dans le cas où l'évêque de Rottenbourg refuserait l'ordination à un prêtre nommé en remplacement d'un curé qui aurait refusé de bénir un mariage mixte, il agirait conformément aux lois. Là-dessus l'évêque a répondu en termes solennels que, si pareille chose arrivait, il suivrait l'impulsion de sa conscience et obéirait à Dieu plutôt qu'aux hommes.

On écrit de Christiania (Norvège), le 2 mars :

« Plusieurs négociants de notre capitale ont adressé au Storting une pétition tendant à ce que les Israélites soient admis à s'établir en Norvège. Cette pétition a été non seu-

lement accueillie favorablement par les députés, mais quatre d'entre eux ont sur-le-champ fait une proposition formelle dans le même sens, qui a été prise en considération par le Storting, et renvoyée à son comité de législation, lequel a invité le tribunal suprême et la faculté de théologie de notre université à lui donner leur avis à ce sujet.

« La pétition des négociants était principalement fondée sur les embarras que l'absolu exclusion des Juifs du territoire norvégien cause souvent à nos relations commerciales. Ils ont fait à l'appui de leur demande un grand nombre de faits, dont il suffit de faire connaître les deux suivants : 1° qu'un négociant israélite de Hambourg qui se trouvait à bord d'un navire qui échoua dans le golfe de Christiania, fut arrêté et conduit dans une prison de Christiania, où on le garda à vue jusqu'à ce qu'il put se rembarquer, sans lui permettre de communiquer avec qui que ce fut, bien qu'il eût dans la ville de nombreux correspondants qui demandaient instamment à lui parler; 2° que M. Hambro, chef de la maison de banque C.-J. Hambro et fils, de Copenhague, qui, après avoir négocié un emprunt pour le gouvernement norvégien, se rendit, sur un bateau à vapeur, dans le port de Christiania afin de s'entendre avec le ministre des finances sur la réalisation de cet emprunt, ne put, en sa qualité d'Israélite, obtenir la permission de mettre pied à terre, et fut obligé de traiter, par l'entremise d'une tierce personne, l'importante affaire pour laquelle il était venu.

« M. Conchon, maire d'émigrationnaire de Clermont, dont la maison a été pillée et en partie incendiée lors de la révolte contre le recensement, a adressé au conseil municipal son dernier rapport administratif, suivi d'un post-scriptum ainsi conçu :

« Lorsque je prononçai ces paroles au sein du conseil, j'étais loin de m'attendre que cet exposé de mes travaux de l'année serait aussi mon testament administratif. Eh ! qui aurait pu prévoir alors le coup dont j'ai été frappé ? J'exerçais depuis onze années des fonctions municipales, et croyais avoir accompli ce long et laborieux mandat, sinon toujours avec bonheur, du moins avec zèle et désintéressement. L'on me disait populaire, et j'aimais à me le persuader; car, dans ma naïve simplicité, il me semblait que la popularité devait être l'apanage du citoyen qui ne demandait rien pour lui, faisait à son pays le sacrifice de son temps, de son repos et de ses intérêts de fortune. Je m'abusais étrangement. Un jour, je suis descendu dans la rue pour y ramener au respect de la loi une multitude égarée; et ma voix a été méconnue, et ma personne poursuivie à coups de pierres, et ma propriété dévastée et pillée. Après de tels événements, je devais me dépouiller de mon écharpe; elle avait été souillée par la sédition. Je m'y suis résigné avec douleur, car j'étais fier de la porter. Ainsi, ma carrière d'administrateur est close; elle a fini par un coup de tonnerre. Désormais mon passé appartient à mes concitoyens. Je ne redoute point leur jugement, quels que soient les efforts des passions politiques pour le pervertir. Il y a à Clermont trop de bons éléments dans toutes les opinions, pour que j'aie quelque chose à craindre d'une investigation. Toutefois cette horrible catastrophe a brisé mon existence et celle de ma famille. J'aimais cette ville que j'administrais, et je suis forcé de la quitter. J'aimais cette maison qui avait été le tombeau de mon vieux père et le berceau de mes enfants, et je suis forcé de la quitter. J'en parle de compensations et d'indemnités, mais en est-il pour de tels malheurs ? Qui me rendra les amis que je laisse, et au milieu desquels je vivais, depuis plus de trente ans, de cette vie intime qui se sent plus encore qu'elle ne se définit, et dont on éprouve la privation alors même qu'on n'en est séparé que par quelques heures ? Qui me rendra tous ces meubles, peu intéressants sans doute pour tout autre, mais qui, pour moi, étaient d'un prix inappréciable, parce qu'ils étaient ceux d'un homme qui avait une pensée ou un sentiment ? Qui me rendra ces livres que j'avais tant feuilletés et tant aimés, qui étaient là, toujours avec moi, comme de vieux compagnons ; que je retrouvais sous la main quand je voulais et comme je voulais ? Qui me rendra enfin ces photographes de mes amis qui ne sont plus, et cette correspondance de mon père qui, elle aussi, a servi d'aliment au feu du bûcher, après avoir été peut-être, comme celle de mes enfants, livrée à la risée publique. Le bonheur se compose de tant de pièces diverses et si harmonieuses entre elles, que la perte d'une seule peut en rompre tout l'équilibre. Qu'est-ce donc quand on a tant perdu ? Permis à l'esprit de partir de plaisanter sur ces souvenirs, de s'égarer de ces douleurs; d'autres sympathies me sont acquises : ce sont celles des hommes de bien, des pères de famille et des bons fils. Celles-là me ramèneront toujours par le cœur aux lieux dont je m'éloigne, en même temps qu'elles me laisseront le regret de léguer à mon successeur la glorieuse tâche d'accomplir, pour cette ville, tout le bien que j'avais rêvé dans mes songes administratifs, et que j'aurais été si heureux de réaliser.

On écrit du Crotoy au Journal de la Somme :

« On ne se souvient pas ici d'une tempête plus épouvantable que celle du 9 au 10 mars. La marée n'a guère été moins forte que les plus grandes marées. Au moment même où l'équipage du Saint-Pierre échappait à la mort, les trois-mâts américains Majestic, capitaine Manson, allant d'Ostende aux Etats-Unis, sur lest, s'est perdu en face de Montfort. Les marins du Saint-Pierre ont vu les matelots américains montés sur les hunes de leur bâtiment appeler vainement du secours : les coups de mer étaient si violents que chaque flot entraînait dans l'abîme un ou deux hommes; cinq seulement de ces matelots, sur dix-sept dont se composait l'équipage, ont pu gagner la côte.

« Un navire anglais chargé de charbon de terre s'est perdu corps et biens dans la baie de Somme.

« Un bateau de Boulogne s'est, non loin de là, perdu corps et biens.

« Le chasseur-marée l'Auguste, capitaine Lepesqueux, jaugeant 48 tonneaux, ayant cinq hommes d'équipage, a péri corps et biens sur les bancs de l'Allette, entre Cayeux et le Hourdel, à quatre kilomètres en mer.

« Deux bateaux pêcheurs ont eu le même sort, dans les mêmes parages, sans qu'il ait été possible de leur porter secours, tant la mer était furieuse. Des cadavres sont tous les jours jetés et relevés sur la côte, et trop souvent ses ri-

diant et comme un prince; il passe sans transition de l'habit brodé au haillon. Le beau costume du premier acte est tout en lambeaux au second acte. A l'acte suivant, le lambeau redevient un habit splendide, et ainsi jusqu'à la fin de la comédie, nous passons alternativement de l'habit neuf à la guenille. La faim, le froid, la soif, la nudité, le haillon, ce sont là les plaisanteries les plus plaisantes de notre auteur. Il a fait de son héros un imbécille, pour mieux prouver que c'est un homme de génie. En effet, pendant que Fontanarès était en présence du roi, pourquoi ne pas demander au roi, non seulement une galère, mais assez d'argent pour armer cette galère ? A tout prendre, ce n'est pas le vaisseau qui manque à Fontanarès, c'est l'argent. Donnez-lui de l'argent, il aura un vaisseau. Mais lui dire : « Voilà un vaisseau, je te fais duc de Neptunado, grand d'Espagne et chevalier de la Toison d'Or, sans ajouter un maravedi à tous ces honneurs, c'est se moquer du roi d'Espagne et du parterre de France. Du roi d'Espagne, passe encore; mais du parterre de France, qu'allez-vous faire dans cette galère ? Mais quoi ! voici déjà le parterre qui se met à faire de l'esprit et à siffler de toutes ses forces; tout est perdu.

Ils errent donc ainsi dans les rues de Barcelone, Fontanarès et son valet, jusqu'à ce qu'ils rencontrent Marie Lothandias en personne. Elle est heureuse, elle retrouve celui qu'elle aime; elle oublie, la pauvre enfant, que le comte Sarpi a demandé sa main, et que son père à elle, l'usurier Lothandias, ne veut pas entendre parler de Fontanarès. Fêtes de l'amour, que vous passez vite ! Car, avant tout, il faut dîner, et pour toute ressource, Quinola en est réduit à tendre la main à un coquin nommé Monipodio. Ce Monipodio était voleur; il s'est fait mouchard. Il y avait aussi un mouchard dans le fameux drame de Vautrin : Je reçois, disait-il, des appointements pour éclaircir les choses mystérieuses. Ainsi fait ce Monipodio. S'il en faut juger par le costume de cet homme, il reçoit de tristes appointements. Car c'est toujours et partout le même système des coquins déguenillés qui portent des visages et des noms affreux. Quinola, Monipodio, Lothandias, Copallus, Fil-de-Sole, Buteux, Lafouraille : avec un peu de bonne volonté vous trouveriez tous ces noms-là dans les Mémoires de Vidocq. Et notez bien qu'à ces gens-là le spectateur le moins timoré est toujours prêt à dire ce que dit Vautrin à Lafouraille : « Vous êtes toujours un peu trop vifs, mes mignons ! »

A ces causes, Monipodio et Quinola font alliance offensive et défensive pour et contre Fontanarès; Monipodio veut voler notre savant, Quinola veut le sauver. Dans cette

comédie où l'auteur obéit à la fantaisie, cette déesse de nouvelle invention, il était nécessaire que l'un des personnages changeât plusieurs fois d'habits, de costumes et de langage. C'est une des fantaisies dramatiques les plus violentes de M. de Balzac. Le Vautrin de M. de Balzac change six fois de costume : 1° Surtout couleur de terre, garni de fourrures, tenue d'un ministre étranger en soirée (nous copions mot à mot) ; 2° bis pantalon à pied de mouton blanc, pantoufles rouges, tenue d'un homme d'affaires le matin ; 3° habit tout noir, air de componction et d'humilité ; 4° habit marron très clair d'une coupe très antique, gilet carré à fleurs, deux chaînes de montre ; 5° cravate du temps de la révolution ; 6° habit de général mexicain, chapeau fourré de plumes blanches, habit bleu de ciel, pantalon blanc, écharpe aurore, grand sabre et ceinture cuir ; 7° redingote brune, pantalon bleu, gilet noir, cheveux courts, un faux air de Napoléon en bourgeois ; 8° Eh bien ! Quinola ne sera pas en reste avec Vautrin. Je ne compte pas cette série de guenilles et d'habits neufs, mais je tiens compte de Monipodio en moins deux fois, en soldat une fois ; je tiens compte de Quinola en moins une fois, en oncle d'Amérique une fois, les habits, les costumes, les couleurs, les haillons, les queues rouges, les déguisements de toutes sortes, la nuit, les balcons, les échelles de corde, et saute marquis ! Ceci fait, on se croit un Lopez de la Vega ou un Calderon de la Barca.

Cependant la courtisane Faustina Brancadori, qui ne peut pas maîtriser son amour, fait appeler chez elle le seigneur Fontanarès. Il arrive, et tout aussitôt la dame, plus vive encore que M^{lle} Pulphar, dit à Fontanarès : — Je t'aime de tout mon cœur ! Il faut que tu m'aimes ; je te donnerai beaucoup d'argent si tu m'aimes ; et si, par hasard, tu veux rester fidèle à la fille de Lothandias, malheur à toi, jeune homme ! — A cette proposition révoltante, Fontanarès se récrie ; il dit à la dame ses vérités les plus vraies, il la traite comme la dernière fille de joie, et il s'en va sans même laisser son manteau entre ses mains. C'est bien le cas où jamais de dire comme il est dit dans Vautrin : « Un marchand conseillé par la terreur peut-il compter pour un aveu ? »

Au troisième acte, vous voyez apparaître un des personnages favoris de M. de Balzac, un de ces êtres auxquels il a bien raison de se complaire, car il en a fait d'énergiques et admirables peintures, l'usurier pour tout dire ; l'usurier de Quinola s'appelle Copallus. Quand j'en ai vu parallèle, je me suis dit : A la bonne heure, nous allons avoir enfin une figure bien tracée, une fine image, une excellente étude de co-

médie. A la bonne heure, nous allons sortir, au moins pour un instant, de ce fracas de phrases vides, de ces aventures scandaleuses, de ces accidents sans vraisemblance, de ces caractères de pacotille, de ces hasards lamentables, aussi bonteux pour celui qui raconte que pour celui qui écoute. A la bonne heure, M. de Balzac ne peut pas manquer de nous intéresser et de nous plaire, pour peu que son usurier Copallus ressemble au père Grandet par exemple. Hélas ! il faut que le théâtre soit en effet rempli de périls et de vertiges inexplicables pour que les meilleures inventions de meilleurs esprits, uniquement parce qu'elles se produisent sur ces planches funestes, perdent tout à fait la grâce, la vérité, le naturel.

En effet, cet usurier Copallus est un affreux bandit sans pitié, il parle d'argent comme un homme qui n'en aurait pas. Ce Copallus est payé par la courtisane Faustina ; il fait pour servir Fontanarès par tous les recors de Barcelone, et il remet ses affaires entre les mains d'un homme d'affaires qu'on ne voit pas. Ainsi, s'est évanoui le seul espoir que nous donnait cette lamentable comédie. Après avoir fait de son usurier un mis de vaudeville, un bûcher qui ne sait ni parler, ni compter, M. de Balzac n'a plus rien à demander à l'art dramatique.

Mais, encore une fois, comment donc expliquez-vous cette différence du livre écrit et de la comédie parlée ? Dans son livre, voilà un homme maître de lui, maître de son lecteur, maître de son style, qui scrute jusqu'au fond de l'âme le personnage qu'il évoque ; de cette âme en peine notre homme tire tous les secrets ; cet être lui appartient, c'est son bien, c'est sa chose ; il le fait agir et parler à son gré ; mais ôtez son livre à cet heureux écrivain, jetez-le sur un théâtre, soudain l'inventeur, le créateur, le poète, font place à je ne sais quel bateleur malhabile qui met un mauvais fard à sa joue, une perruque mal faite sur sa tête, et qui se bat les flancs pendant cinq heures pour nous tirer tout au plus un sourire de dégoût et de pitié.

Acte troisième. — La torture de Fontanarès est à son comble. L'argent lui manque plus que jamais. Plus que jamais les haillons ont remplacé les habits neufs. Plus d'argent, plus d'ouvriers pour faire la machine. Or, en ce temps-là (1839), la première machine à vapeur ne devait pas être facile à fabriquer. Ce piston qui entre dans ce cylindre, cette vapeur qui pousse la tige de ce piston, ces deux pistons, ces deux cylindres, ce foyer, ce cendrier, ces tuyaux dans la chaudière, ces réservoirs d'introduction et de sortie, ce tuyau de refoulement et ce tuyau d'aspiration, ces deux soupapes de sûreté, ces roues, ces essieux, ces manivelles,

et que sais-je ? Certes c'étaient là bien des détails compliqués pour des ouvriers sans artistes qu'artisans, et pour nous ce sont là d'inutiles détails, car la vapeur, ce miracle, est devenue chose vulgaire comme la poudre à canon, comme l'imprimerie. Pour que Philippe II s'occupât des bateaux à vapeur, Fontanarès valait trop tôt ; pour que nous nous en occupions avec lui aujourd'hui, il vient trop tard. Votre héros est mal choisi, par la grande raison qu'il n'est plus un héros. Et d'ailleurs je ne sais pas de plus triste héros dramatique que l'homme de génie qui marche à tâtons dans sa découverte, le compas ou la règle à la main, ajoutant, retranchant, cherchant, rêvant, ici retranchant un rouage, plus loin ajoutant un levier. A l'Académie des Sciences un pareil homme est un être dramatique, je le crois bien ; mais sur le théâtre, cet homme ralentit l'action, c'est un rouage inutile au théâtre ; il faut agir, non pas rêver ; au théâtre il n'y a qu'un inventeur, c'est l'auteur dramatique. N'avez-vous pas vu la Métempsychose ? C'est une belle œuvre, c'est une comédie sans intérêt. Pourquoi sans intérêt ? parce qu'il s'agit d'un homme qui enfante une comédie. Eh ! juste ciel, à plus forte raison votre inventeur sera-t-il insupportable, s'il se met à forger des chaudières, à tordre des tuyaux, à soulever des leviers, à fermer et à ouvrir des robinets !

Mais, dites-vous, intéressez-vous à mon héros sans vous inquiéter de sa découverte. Rappelez-vous qu'il est pauvre, malheureux, sans asile, sans pain et sans autre ami que son laquais Quinola. A quoi je réponds : Il est pauvre, à la bonne heure ! mais il est jeune, mais il est aimé, mais il espère ; voilà pourquoi je ne suis pas tenté de le plaindre. Et puis, à force de se faire protéger par celle-ci et par celui-là, vous faites que, pour ma part, je m'y intéresse faiblement. Cet homme est un grand génie, et il ne sait pas qu'il faut payer les ouvriers qu'il emploie. « Quand j'achète une marmite à ma femme, lui dit un des ouvriers, je la paie, » — et cet ouvrier en sait plus long que notre homme de génie. Quel homme ! il va changer le monde, et il est à la merci de son valet ; il veut compter la mer, et il ne peut pas venir à bout d'une folle courtisane qui veut de lui à tout prix ! C'est un homme de génie, à ce que vous dites, mais moi je vous dis que c'est un grand misère. Et vous parlez de Galilée ! Et vous parlez de Christophe Colomb ! S'ils avaient ressemblé à ce triste Fontanarès, s'ils avaient dépendu comme lui d'un valet, d'un voleur de grand chemin et d'une prostituée, le Nouveau-Monde de la terre et du ciel serait encore à découvrir.

Mais je me perds dans toute cette histoire, et il me sem-

verains sont appelés à reconnaître leurs proches parents. Il y a quelques jours, des voitures amènent au Crotoy vingt-cinq cadavres qui tous appartiennent aux équipages de Cayeux, et qui avaient été trouvés sur les côtes de Berck ou de Merlimont où ils avaient échoué. Jamais peut-être le petit port du Crotoy n'avait présenté un spectacle aussi lugubre et aussi cruel que celui qu'offraient l'arrivée, la descente de voiture et le rembarquement pour leur pays de tant d'hommes qui, quelques jours auparavant, avaient quitté leurs femmes et leurs enfants pour ne plus les revoir.

La première voiture arriva à sept heures du matin sur le port; elle apportait huit marins et un petit mousse, qui composaient l'équipage (moins un homme qui n'avait point été retrouvé) d'un des bateaux de Cayeux. Presque au même moment débarquaient au Crotoy huit femmes qui, sachant sans doute que le navire de leurs maris avait fait côte à Berck ou à Merlimont, venaient, avec un reste d'espoir, pour avoir de leurs nouvelles. Il serait bien difficile de peindre ce qu'il y avait de poignant dans le spectacle qui s'offrit aux yeux des témoins de cet horrible drame. Chacune de ces femmes, reconnaissant son époux, faisait retentir l'air de ses gémissements; une seule d'entre elles, plus malheureuse que les autres, n'eut pas la cruelle satisfaction de voir une dernière fois le cadavre de son mari... lui seul de tout l'équipage était resté à la mer; cette malheureuse femme quitta alors ses compagnes, et alla le long de la côte pour chercher celui qu'elle aurait voulu retrouver même parmi les cadavres!

Une lettre de Cayeux, adressée à la même feuille, contient ce qui suit :

Sur 16 bateaux pêcheurs que compte la marine de Cayeux, 15 ont été surpris en mer. De ces 15 bateaux 4 sont parvenus à regagner les ports de Houlès et de Saint-Vallery, 2 celui de Bonlogne-sur-Mer, 2 ont échoué à Etapes, mais les équipages ont pu se sauver; 3 autres ont péri sur les côtes de la baie d'Authie, 2 ont sombré en pleine mer et sont perdus corps et biens; enfin 2 autres restent encore on ne sait où; il est à craindre qu'ils n'aient disparu pour toujours. On compte pas moins de 60 à 70 marins de Cayeux noyés dans cette terrible nuit. La population maritime de ce bourg est plongée dans une profonde affliction, que partagent les habitants des communes voisines; elle sera longtemps à se relever du coup qui lui a été porté par la tempête du 9 mars, et elle ne pourra probablement pas reconstruire ses équipages de pêche, si le gouvernement ne consent de suite ceux des marins de Cayeux qui sont sur les navires de l'Etat. De mémoire d'homme, Cayeux n'a jamais été aussi maltraité par la tempête!

On lit dans le *Courrier du Havre* du 18 mars :

On sait que le marquis Claude Joffroy a eu la gloire de faire naviguer, en 1770, les premiers bateaux à vapeur. Son fils, Achille de Joffroy, a tenu à marcher sur ses traces. Plusieurs fois la presse a entretenu le public des essais faits par lui pour remplacer les roues des bateaux à vapeur par un appareil plus commode.

M. de Joffroy a substitué aux roues deux palmiers ou patins de cygne articulés, placés à l'arrière du bâtiment et données d'un mouvement alternatif. Elles s'ouvrent pour frapper l'eau à reculons et se ferment ensuite pour revenir à la place qu'elles occupaient. Cet appareil a été appliqué à une golette de 120 tonnes qui a manœuvré avec succès sur la Seine. Ce navire, la *Marie-Louise*, capitaine Grevin, est arrivé hier dans notre port, venant de Rouen. M. de Joffroy se propose de l'essayer en mer, afin de reconnaître si ses palmiers pourront résister au choc des vagues et au tangage. La *Marie-Louise*, en échouant dans l'avant-port, a brisé une de ses palmiers. Elle est aujourd'hui dans le bassin Vauhan.

On a célébré hier samedi, dans l'église de Saint-Thomas-d'Aquin, les funérailles de M^{me} la comtesse de Beaumont, veuve de M. le comte de Beaumont, petit-neveu de Christophe de Beaumont, ancien archevêque de Paris. M^{me} de Beaumont était née Le Boulanger, ancienne famille parlementaire, dont un des ancêtres avait reçu ce nom parce qu'il avait consacré une grande partie de sa fortune à acheter des grains pour nourrir les Parisiens dans une famine. Ce fut un beau titre de noblesse donné par le peuple; ses descendants s'en honorèrent, et ne portèrent point d'autre nom. M^{me} la comtesse de Beaumont était une des femmes les plus distinguées de son temps par l'agrément de son esprit, la dignité de ses manières, la fermeté de sa raison, et la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Elle est morte dans ces sentiments, avec la résignation et la piété courageuse qui lui ont fait supporter avec fermeté les épreuves d'une assez longue et très douloureuse maladie. Elle laisse deux fils, les marquis de Beaumont, établis l'un en Périgord, patrie de cette ancienne et illustre famille; l'autre à Paris; et une fille, non mariée. Elle avait perdu depuis plusieurs années M^{me} la marquise de Chauvelin, sa fille aînée. M^{me} la comtesse de Beaumont est morte dans sa soixante-quatrième année.

Les arts viennent de faire une nouvelle perte : M. Pierre Révol, membre correspondant de l'Institut, Académie des Beaux-Arts, chevalier de la Légion d'Honneur, ancien professeur de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon, est mort hier samedi. Ses obsèques auront lieu lundi 21 mars, à neuf heures du matin, en l'église Saint-Sulpice, sa paroisse. Ceux de ses amis qui n'auraient pas reçu de billets de faire part sont priés de considérer le présent avis comme une invitation.

M. Pascal Coste, architecte, qui avait été chargé d'une mission par l'Académie des Beaux-Arts pour relever les anciens monuments de la Perse, est de retour de son long et pénible voyage. Il a eu l'honneur d'être reçu par le roi en audience particulière. S. M. a examiné avec beaucoup d'intérêt les dessins de ces monuments que les matériaux nombreux et précieux du voyageur développent dans tous leurs détails, et lui a témoigné à plusieurs reprises la satisfaction que lui causait la vue de ces beaux et curieux travaux. En ce moment l'Académie des Beaux-Arts et l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres se occupent d'examiner les travaux de M. Coste et de M. l'indien, l'un pour la partie architecturale, et l'autre pour celle

des bas-reliefs, pour en faire un rapport à M. le ministre des affaires étrangères.

La question des papiers de sûreté préoccupe toujours beaucoup l'administration de l'enregistrement et des domaines; après avoir donné elle-même l'impulsion aux recherches propres à résoudre le problème, elle est sur le point de tirer parti des résultats qui ont été obtenus; tout fait espérer qu'elle appliquera bientôt au papier timbré l'un des systèmes présentés par les fabricants qui ont été admis au concours et dont les procédés sont maintenant assez parfaits pour que la commission ait cru devoir en proposer l'adoption; on ne pouvait pas attendre moins de zèle et des lumières des hommes placés à la tête de cette administration.

On lit dans le *Courier anglais* du 17 mars :

L'anguille électrique de la galerie royale d'Adélaïde est morte lundi matin. Elle était malade depuis huit à dix jours, mais ce n'a été que jeudi dernier que son état de maladie a pu être observé. Elle commença à ne plus remuer, et cette inactivité se changea en un état de torpeur qui amena bientôt après la mort. Cette anguille avait été pêchée dans un des nombreux affluents qui se jettent dans le fleuve des Amazones, et apportée en Angleterre il y a environ quatre ans. C'était la seule de cette espèce qui existât en Europe. On la nourrissait de petits poissons qu'elle frappait et étouffait par un choc électrique à deux pieds de distance. Après que ces poissons avaient été ainsi étouffés, elle les mangeait. Cette anguille électrique était fort jeune quand elle fut apportée en Angleterre; et elle était devenue aveugle quelque temps avant sa mort.

Les puits artésien de Grenelle vient d'obtenir un résultat que chacun apprendra avec une vive satisfaction, notamment les amis des sciences. Les masses de sable et d'argile qui maintenaient les eaux noires et boueuses, et dont on désespérait de voir la fin, sont enfin épuisées. Depuis huit jours, sans avoir éprouvé aucune intermittence de variation, cette source torrentielle coule aussi limpide que de l'eau de Seine clarifiée. Depuis ce moment les habitants du Gros-Cailhou, des quartiers de l'Ecole-Militaire et de Vanvres assiégent l'entrée des abattoirs pour obtenir de cette eau. Avant-hier, plusieurs membres du conseil municipal et de l'Académie des Sciences se sont rendus aux abattoirs pour constater et analyser cet heureux changement. Très prochainement M. Molot se mettra à l'œuvre pour opérer le tubage de ce puits.

Les salles de Constantine, au Musée de Versailles, ont été ouvertes au public samedi, ainsi que nous l'avions annoncé. Les trois salles consacrées à cette nouvelle exposition sont, comme toutes celles du Musée, riches de sculptures et de décors. Les deux premières attendent encore les toiles qui doivent occuper plus tard les encadrements déjà posés, à l'exception néanmoins d'une seule qui représente la scène du *Dix-Huit Brumaire* à Saint-Cloud, à l'entrée du général Bonaparte au Conseil des Cinq-Cents, alors présidé par son frère Lucien. Ce tableau, dont on connaît déjà la gravure, est de feu François Bouchot, avec date de 1840.

Sept grands tableaux occupent la troisième salle, qui est la plus vaste et forme un très beau carré long. Tous, on nous l'a assuré, sont dus au pinceau d'Horace Vernet. Deux représentent le siège, l'assaut et la prise de Constantine (15 octobre 1837).

Le Passage des Portes-de-Fer et divers combats livrés en Algérie, auxquels prirent une si glorieuse part les fils du roi Louis-Philippe, sont le sujet de trois tableaux. Un sixième nous retrace l'ouverture du siège de la citadelle d'Anvers, par l'armée française, aux ordres du maréchal Gérard (30 novembre 1832); enfin, le septième, le bombardement et la prise de la forteresse de Saint-Jean d'Ulloa (Mexique) par la marine française (novembre 1838). On y reconnaît le prince de Joinville sur le pont du vaisseau.

On doit remarquer aussi dans cette même salle six desus de portes dont les sujets historiques, admirablement peints, sont : la Prise de Bougie (1833), l'Occupation d'Ancone (1851), l'Entree en Belgique (1831), le Combat de l'Afrique (1840), le Combat de Jomah (1836), et le Combat de la Sibirie (même année).

Voilà ce qu'un premier coup d'œil rapide nous permet de faire connaître à nos lecteurs. On arrive aux salles de Constantine par un petit escalier près de la chapelle, dans la galerie d'entrée du Musée.

M^{me} Tagliani doit venir en Angleterre au commencement de juin. On dit qu'elle a refusé 300 liv. st. pour huit jours de représentations à Dublin, et 500 liv. st. pour le même nombre de représentations à Liverpool. Ce serait à Covent-Garden qu'elle danserait, si l'on peut obtenir cette faveur. Elle visitera les Etats-Unis avant de se retirer du théâtre.

On écrit de Londres que le *Stabat Mater* que vient de faire paraître tout récemment M. Polsson, compositeur de musique religieuse, venait d'avoir les honneurs d'une grande exécution, où la mélodieuse musique de ce compositeur avait produit une vive impression. Cet ouvrage remarquable sera, dit-on, entendu sous peu à Paris.

M^{me} veuve Launer vient de publier six ballades de M^{lle} Louise Bertin, auteur de *Fausto* et d'*Esmeralda*. Ces mélodies portent les titres suivants : le *Matelet*, la *Chasse à la fleur*, la *Mule*, le *Soir*, le *Page*. Nous rendrons compte de cette publication.

Un festival religieux, dont le programme offre un vif intérêt, sera donné samedi prochain 26, à huit heures du soir, dans la salle Vivienne. Cent cinquante artistes exécutants ou chanteurs concourront à cette fête, l'une des plus curieuses qu'on ait jusqu'à présent données à Paris. On entendra pour la première fois, en entier, *Paulus*, le célèbre oratorio de Mendelssohn; un fragment du *Stabat Mater* de Palestrina (1578); deux du *Stabat Mater* de Pergolèse (1736); et un du *Stabat Mater* de Rossini (1831); un *Psème* de Marcello (1773), soli et chœur; un air de *David pénitent* de Mozart; un *Ave Maria* d'Arcadet, maître du cardinal de Lorraine (chœur 1540); un air et chœur du *Samson* de Handel;

enfin un *Concerto* de Beethoven pour piano, exécuté par M. E. Prudent. Les soli seront chantés par MM. Alexis Dupont et Grand, M^{lle} Henriette Nissen, élève de Manuel Garcia et Alessi. On trouve des billets chez E. Troupenas, 40, rue Vivienne; 10 fr. les stalles réservées, 5 fr. les stalles de parquet.

Un sermon de charité sera prêché à Saint-Germain-l'Auxerrois, le dimanche 27 mars courant, jour de Pâques, à trois heures et demie, par M. l'abbé Grivel, chanoine du Chapitre royal de Saint-Denis, aumônier de la Chambre des Pairs, en faveur de la conférence de Saint-Vincent-de-Paul. La quête sera faite par M^{me} Moréno-Henriques, rue des Déchargeurs, 4; Louis Pasquier, rue de l'Oratoire-Saint-Homère, 4; Rousselle, quai de l'Ecole, 22; Séjourné jeune, rue du Roule, 15. Les personnes qui ne pourront assister au sermon sont priées de vouloir bien envoyer leurs offrandes à M^{me} les quêteuses, ou à M. E. Troufflet jeune, trésorier de l'œuvre, rue des Mauvaises-Paroles, 12.

Le Roi vient de souscrire pour ses bibliothèques au Théâtre choisi de M. de Bixécourt. La Reine, M. le duc d'Orléans et M^{me} Adélaïde avaient également souscrit à cette intéressante publication. On se rappelle les brillants succès qu'obtint pendant trente ans les pièces de M. de Bixécourt, auquel on ne saurait refuser un véritable talent de création et une grande puissance d'effets dramatiques, avec un but toujours pur et moral.

M. le ministre de l'Instruction publique vient de souscrire, à plusieurs exemplaires du *Traité de législation et de jurisprudence*, de feu M. Hennequin.

Les Crimes célèbres de M. Alexandre Dumas sont devenus un ouvrage de bibliothèque, par la vérité historique des tableaux, par le récit fidèle des drames qui ont affligé le monde; épisodes de sang, écrits dans les annales des peuples avec les instruments de torture et la hache du bourreau.

Le premier plan les Cenci, précipitant le cadavre de leur père du haut de la terrasse de Rocca Pitirilla; la marquise de Brinvillier, la célèbre empoisonneuse; Karl-Sand, le vengeur des peuples; la marquise de Ganges; les Borgia; Murat; Vaninka; les Massacres du Midi; Desurès; Ali-Pacha; Jeanne de Naples, etc. etc. etc.

A la suite des Crimes célèbres de M. Alexandre Dumas, la publication se continuera par les Causes célèbres ou les Fastes du Crime.

M. C. Mocquard, non seulement exhume les anciens procès criminels enfouis dans les annales du Palais de Justice, mais encore il joindra l'attrait des grandes causes de notre époque au récit des scènes du passé.

AU REDACTEUR.

Monsieur,

L'article important des *Débats*, du 16 de ce mois, sur les courbes de chemins de fer, m'oblige à une réclamation qui n'est pas dénuée d'intérêt personnel, mais que vous accueillerez, j'en suis sûr, parce qu'elle est avant tout d'intérêt général.

Tout ce que dit, ou mieux ce que répète le *Journal des Débats*, de la nécessité d'un essai définitif en grand de l'application des courbes à courts rayons est parfaitement fondé. Seulement l'auteur de l'article paraît avoir oublié que le système de M. Arnaud n'est point le seul, que rien ne prouve jusqu'à présent qu'il soit le meilleur. Il est fort important pour un procédé d'être appliqué le premier; mais il faudrait dans l'intérêt de l'Etat que la supériorité de ce procédé fût constatée. Il faudrait, après avoir tant tardé à rechercher un perfectionnement utile, être sur au moins d'avoir pris le meilleur moyen de l'obtenir. C'est ce qui ne peut arriver qu'avec des essais comparatifs, que le conseil général de l'Yonne a sollicités, qui ont paru dans l'intention de l'administration puisqu'elle s'est fait faire un rapport sur les différents systèmes de courbes à courts rayons par M. l'ingénieur en chef Bineau.

M. Laignel a le premier proposé une solution du problème des petites courbes; il a obtenu de nombreux témoignages de satisfaction.

M. de Vilback est entré dans la lice, où l'a suivi M. Arnaud. Il existe entre ces deux messieurs une question de priorité, de propriété étrangère à l'intérêt général. Cette question s'est représentée entre M. Arnaud et M. Chesneau, le dernier des concurrents, à ma connaissance, et qui sans doute ne manque pas non plus d'approches. C'est tout simple, on est frappé du bien; on ne peut connaître le mieux que par comparaison.

Quant au système Vilback, voici ce qu'en dit le *Journal des Débats* du 21 novembre 1840 :

« M. le duc d'Orléans a visité il y a quelques jours, chez M. le marquis de Louvois, un modèle au dixième ou mieux une réplique en plâtre d'un chemin de fer à courts rayons, dans la construction duquel M. de Vilback a eu l'honneur de collaborer. Ce chemin de fer, le prince a porté dans l'examen de ce système, dont le *Journal des Débats* a parlé plusieurs fois, la plus sérieuse attention, et a témoigné toute sa satisfaction à l'égard de M. le ministre des travaux publics, qui assistait à cette visite, s'est montré également satisfait des explications données par M. de Vilback. Il a fait espérer qu'il saisirait la première occasion d'oublier la solution définitive de l'importante question des courbes par l'expérience usuelle, qui seule peut sanctionner les propositions reconnues les meilleurs soit par la théorie, soit par l'expérience particulière. Ce serait un éminent service rendu à l'industrie. C'est par dixaines de millions qu'il faudrait compter l'économie apportée dans la construction des chemins de fer par un système auquel M. de Vilback a fait reconnaître des inconvénients graves, et qui, comme celui de M. de Vilback, permettrait de parcourir toutes les espèces de courbes à toutes les vitesses des lignes droites, sans danger, sans perte appréciable de force, sans augmentation du prix du matériel, sans changement dans l'installation et les dimensions des rails et des wagons, ni des manœuvres. »

Voici ce que dit du même système le conseil général des ponts et chaussées dont vous proclamez, à juste titre, les lumières spéciales et l'expérience réservée :

« La première, comme on voit, est entièrement résolue. Les deux routes d'un même essai ont des vitesses différentes; les deux seules concurrentes au point de vue des courbes et des courbes à courts rayons quelconques sont susceptibles d'être employées. Nous ajoutons que dans la ligne droite, les essais sont maintenus par l'expérience usuelle, qui seule peut sanctionner les propositions reconnues les meilleurs soit par la théorie, soit par l'expérience particulière. Ce serait un éminent service rendu à l'industrie. C'est par dixaines de millions qu'il faudrait compter l'économie apportée dans la construction des chemins de fer par un système auquel M. de Vilback a fait reconnaître des inconvénients graves, et qui, comme celui de M. de Vilback, permettrait de parcourir toutes les espèces de courbes à toutes les vitesses des lignes droites, sans danger, sans perte appréciable de force, sans augmentation du prix du matériel, sans changement dans l'installation et les dimensions des rails et des wagons, ni des manœuvres. »

Voici ce que dit du même système le conseil général des ponts et chaussées dont vous proclamez, à juste titre, les lumières spéciales et l'expérience réservée :

« La première, comme on voit, est entièrement résolue. Les deux routes d'un même essai ont des vitesses différentes; les deux seules concurrentes au point de vue des courbes et des courbes à courts rayons quelconques sont susceptibles d'être employées. Nous ajoutons que dans la ligne droite, les essais sont maintenus par l'expérience usuelle, qui seule peut sanctionner les propositions reconnues les meilleurs soit par la théorie, soit par l'expérience particulière. Ce serait un éminent service rendu à l'industrie. C'est par dixaines de millions qu'il faudrait compter l'économie apportée dans la construction des chemins de fer par un système auquel M. de Vilback a fait reconnaître des inconvénients graves, et qui, comme celui de M. de Vilback, permettrait de parcourir toutes les espèces de courbes à toutes les vitesses des lignes droites, sans danger, sans perte appréciable de force, sans augmentation du prix du matériel, sans changement dans l'installation et les dimensions des rails et des wagons, ni des manœuvres. »

vous et tant mieux pour l'auteur; cependant il faut que vous sachiez un incident tout nouveau dans l'art dramatique de ce temps-ci.

Nous en étions au quatrième acte, acte fabuleux, où la courtesane Faustina, aidée de l'usurier Capollas, fait vendre en détail la machine de Fontanarès; cet acte-là avait été un peu moins siffle que les cinq premiers, et l'on se félicitait tout haut de n'avoir plus qu'un tout petit sixième acte, lors que tout à coup M. le régisseur vient annoncer à l'auditoire stupéfait que la chose est moins avancée qu'on ne pense, que ce quatrième acte n'est en effet que la première partie du cinquième acte; que c'est la faute du régisseur si, au lieu d'un rideau de manœuvre, on n'a baissé que le rideau pur et simple de tous les jours. Donc c'était une vaine espérance; on avait encore à subir la deuxième partie du cinquième acte! La consternation était générale, et il était d'autant plus facile de nous éviter cette deuxième partie, qu'il s'agit tout simplement de nous montrer de nouveau M^{me} Puthar aux pieds de M. Joseph. — Aime-moi, dit-elle. — Non, répondit-il. C'était bien la peine d'accuser le rideau de manœuvre! d'autant plus que l'on assurait qu'il n'y avait pas de rideau de manœuvre; et qu'en ceci le machiniste avait bon droit.

Dans cette deuxième partie du cinquième acte vous remarquerez cette phrase mémorable : « Regarde, dit la Faustina, la perle de mon repentir tombée de mes paupières; » et cette définition de la haine : « La haine n'est pas le contraire de l'amour, c'est l'envie. » Il faudrait dire : c'est l'envie. Et nous sommes d'autant plus fiers de notre citation, que l'acteur l'a répétée trois fois à la demande générale du parterre qui riait aux éclats.

A la fin, la toile tombe, non pas la toile de manœuvre, mais la vraie toile, la toile qui indique à tout venant que le cinquième acte est bien et dûment terminé. Si vous saviez comme le parterre s'est abandonné à sa bonne humeur! comme il s'est amusé de tout l'esprit de M. de Balzac! comme il a balafé le duc de Neptunado, et M^{me} Puthar! — Nous allons nous briser l'un contre l'autre, dit la Faustina; ainsi parlait Vautrin lorsqu'il disait; *Mon Laplace se brisera contre une Clarisse*. Cette fille-là me ferait sauter les femmes », dit Quinola; ainsi Vautrin disait à Lafouraille : Tu crains donc beaucoup de la repêcher? Il y avait aussi cette phrase : *Cette femme est perdue comme le soleil en hiver*, pour faire pendant à cette phrase de Vautrin : qu'il faut se méfier des belles actions avant que des belles femmes; sans compter cette métaphore : « Il y a des situa-

tions dans lesquelles on se brise, vous en avez bronzés, une métaphore qui n'a son égale que dans la tragédie de Vautrin. « L'amour fait est plus parfait que l'amour véritable », autre phrase de Vautrin.

Il y a toutes choses dans ce drame de Vautrin; il y a sur tout le drame de Quinola. Vautrin dit quelque part : « Je ne sais pas ce qui pourra souder l'ancien monde au nouveau; » ce sera sans doute la vapeur. Le drame de Quinola est tout entier dans cette phrase de Vautrin. Vautrin, c'est le chef-d'œuvre; Quinola, c'est la suite du chef-d'œuvre. G. mes amis, Vautrin et Quinola sont deux grands drames, comme aurait dit notre maître à tous, Diderot.

Acte premier. — Vous voyez le méchant inquisiteur du premier acte. L'inquisition ne veut pas que le nouveau monde soit soudé au monde nouveau. C'est sa folie à ce bonhomme. Il a peur de Lucullus et de Luther. Lucullus et Luther! ceci me rappelle un autre passage de ce drame espagnol, où l'on parle de la Beatrice du Dante. La Beatrice du Dante en Espagne sous Philippe III. On y parle aussi des relations des journaux et des loup-cerviers, un mot terrible de M. Dupin. Mais puisque nous sommes sur l'esprit de cette comédie, parlons-en. Des gens vous abordent dans les entractes, et ils vous disent : Que c'est bête! que c'est bête! que c'est impossible! que c'est absurde, intolérable, empesté! Mais aussi que d'esprit! Ces gens-là sont d'habiles gens; et je voudrais savoir où ils trouvent en effet tout cet esprit? Pour nous, nous ayons qu'il est impossible de rencontrer plus de vieux mots, plus de folles réponses, plus de sottises et fades questions, un dialogue plus plat et plus prétentieux à la fois. Si j'avais la brochure sous les yeux, ce serait à n'en pas finir. Voilà cependant quelques échantillons de ce style. On parle d'un pendu : « On ira le voir donner la bénédiction avec les pieds. » Je suis (dit Quinola le voleur) comme Jésus-Christ entre deux larrons! Je tiens la solution de mon problème, s'écrie Fontanarès. Et moi, une solution de continuité pour mon pourpoint, répond Quinola. — Et plus haut : « Mon maître possède l'amour de la mécanique plus que la mécanique de l'amour. » Le banquier à la sobrette : « Voici un ducat, et tu diras que je pense... » Je dirai que vous dépensez, répond Paquita. Quinola déguisé en oncle d'Amérique : « Monsieur l'hôte du Soleil d'or, s'écrie-t-il, vous n'avez pas eu confiance en celui de mon neveu! Cela veut dire : vous n'avez pas eu confiance en l'or de mon neveu! Voilà tout l'esprit de cet écrivain qui a tant d'esprit! Voilà de quelles puériles inventions il se contente! Voilà pour quoi il a fait entourer son théâtre de ses gardes mu-

nicipaux à cheval, fort étonnés de ce nouvel emploi de la force armée! Et si vous aviez vu cette salle peu remplie, étonnée, fatiguée, hors d'elle-même! Et si vous saviez quel ennui, quel dégoût, quelle fatigue! Chose triste, si ne s'agissait que de l'œuvre médiocre d'un essai vulgaire; mais chose lamentable et honteuse quand on songe qu'il s'agit en effet du plus bel esprit de ce temps-ci. Eh quoi! jouer une si affreuse partie contre son esprit, contre sa renommée, sa popularité, son nom fait avec tant de peine! C'est bien le cas, ou jamais, de dire comme Vautrin : *Ab! Monsieur, vous me bronchez!* ou comme M. Quinola : *Ab! Monsieur, vous me bronchez!* Enfin Vautrin dit quelque part une parole prophétique : *Ça ne peut pas aller long-temps comme ça.*

Voilà tout cet esprit : qu'en pensez-vous? N'abusez pas de ce mot, l'esprit; à moins de dire comme Vautrin : « C'est trop bête pour être pas spirituel. » — Trop bête pour être pas spirituel, à la bonne heure; mais de toutes les sortes d'esprit, c'est la pire. La bêtise spirituelle n'est pas à la portée de toutes les intelligences; le parterre n'en veut à aucun prix; une bonne bêtise qui serait bête tout simplement nous conviendrait beaucoup mieux que toutes vos bêtises de génie. — Finissons. Au sixième acte la machine a marché enfin, le peuple de Barcelone a battu des mains; mais au lieu de crier : *Vive Fontanarès!* il se met à crier : *Vive don Eregor!* Don Eregor est un faux savant qui prend tout l'honneur de la découverte. Pauvre Fontanarès! Pas d'argent, pas de gloire. Marie, sa fiancée, qui pour lui prit le voile d'abord, un mari ensuite, Marie qui lui a donné ses diamants et ses perles, Marie vient de mourir; Monopoli, l'associé de Fontanarès, est reparti pour les galères : « on lui a mis des colliers aux pieds et des manchettes aux mains! » comme dit Vautrin. Quinola lui-même est devenu fort inquiet, et il s'écrie comme feu Lafouraille : « La grille de la justice va nous chatouiller les épaules! » Il est las d'avoir joué sa vie comme des sous au bouchon (Vautrin, acte 3^e). Quoi faire? que devenir? comment se venger de ce peuple qui crie à tue-tête : *Vive don Eregor!* Rien n'est plus simple : Fontanarès fait sauter le vaisseau du roi; sa machine s'engloutit dans les ondes, en s'écriant : « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os! »

Fontanarès reste seul sur le rivage, seul avec Quinola et la courtesane Faustina. Faustina et Fontanarès s'en vont l'un portant l'autre; et Quinola s'écrie : « Voilà les ressources de Quinola à van l'eau! » Et le parterre de rire de plus belle. — Tu es touché à fond, dit Vautrin. — A fond, répondait Raul.

composée d'ingénieurs, de praticiens, de membres des deux Chambres et des inventeurs, des essais comparatifs; et la solution désirée sera complétée; c'est alors que le système adopté, quel qu'il soit, pourra s'appliquer, comme vous le dites, aux grandes lignes elles-mêmes et que l'Etat réalisera de cette manière une énorme économie.

Ce chemin de fer modèle pourrait être considéré comme une dépendance de l'école des ponts-et-chaussées; ou les élèves ingénieurs prendraient journellement des leçons pratiques. Si l'on voulait s'en défendre, et que la concession fût faite après les essais, le gouvernement trouverait dix Compagnies au lieu d'une pour s'en charger en remboursant les frais, et les essais n'auraient rien coûté à l'Etat. Mais doit-il y perdre 50, ou même 100,000 fr. des 4 millions 500,000 fr. consacrés aux études, ce serait, sans nul doute, l'emploi le plus utile qu'il pût en faire; car cet emploi produirait des millions d'économie.

Ce 17 mars 1842. Marquis de Louvois.

M. de Louvois soutient la cause des chemins de fer avec tant de zèle, de dévouement et de lumières, que nous nous faisons un plaisir d'accueillir toutes ses communications à ce sujet. Toutefois, aujourd'hui, ses observations nous semblent peut-être un peu moins fondées qu'à l'ordinaire.

Nous rendons pleine justice aux inventions de M. de Vilback et de M. Laignel. Nous sommes prêts à répéter ce que nous en avons déjà dit. Mais le système de M. Arnaud, à nos yeux, a un avantage immense en ces matières où l'on ne saurait trop consulter l'expérience. C'est qu'il a été expérimenté sur une grande échelle déjà, avec un soin incomparable, sans que l'inventeur reculé devant la dépense.

Aujourd'hui il s'agit de l'essayer encore plus en grand, par l'établissement d'un chemin de fer de Paris à Saint-Maur. M. Arnaud veut entreprendre, à ses risques et périls, l'expérience nouvelle; c'est un témoignage de confiance, une preuve de conviction dont il faut lui savoir beaucoup de gré, puisque, si l'expérience réussit, le pays tout entier profitera de l'économie qui doit en résulter pour la construction de ces admirables voies de transport. Tous les amis des chemins de fer doivent donc l'appuyer de leurs vœux. Que si M. de Vilback, Laignel et Chesneau sont en mesure de faire un pareil acte de foi, qu'on leur concède une petite ligne isolée, pareille à celle de Saint-Maur; rien de mieux; qu'à leur défaut même l'Etat fasse l'essai à ses frais, nous ne l'en blâmerons aucunement. Loin de là. Mais quoi qu'il puisse arriver des découvertes de M. de Vilback, Laignel et Chesneau, il est à désirer, pour le triomphe de la cause des chemins de fer, que la petite ligne de Saint-Maur soit immédiatement établie telle qu'elle est projetée, et nous ne concevons pas que M. de Louvois lui suscitât des entraves, lui qui porte aux chemins de fer un intérêt si vif, si éclairé, si désintéressé.

BOURSE DE PARIS.

REVUE DE LA SEMAINE.

C'est en vain que nous cherchons dans la semaine qui vient de s'écouler, à signaler quelque fait intéressant digne de fixer l'attention des lecteurs de ce bulletin. Les affaires ont été très calmes, les cours sans variations importantes. La spéculation est évidemment à l'état d'attente. Chacun a pris sa position et la garde patiemment, n'apercevant encore à l'horizon politique, financier ou industriel, aucun motif de la changer. Encore quelques semaines, et la discussion parlementaire des projets de travaux publics ne pourra manquer sans doute d'exercer une influence sensible à la Bourse. En attendant, les transactions journalières du comptant nécessitent seules ou presque seules, la fixation des cours et ne sont point de nature à agiter brusquement le marché.

Fonds publics français. — Le Cinq pour 100 ouvert à 117 fr. 75 c. ferme à 117 fr. 70 c., ayant constamment oscillé entre les cours extrêmes de 117 fr. 80 c. et de 117 fr. 65 c. Les primes pour le mois prochain ont été négociées de 113 fr. 25 c. à 118 fr. 45 c. et de 50 c.

Il s'est placé quelques primes d'un franc de 118 fr. 15 c. à 118 fr. 55 c.

Le Trois pour 100 ouvert à 80 fr. 70 c., ferme au même prix, ayant varié entre les prix extrêmes de 80 fr. 80 c. et de 80 fr. 65 c.

Les primes de cinquante centimes pour le mois prochain ont été entre 81 fr. 20 c. et 81 fr. 50 c., et celles d'un franc, entre 81 fr. 50 c. et 81 fr. 15 c.

L'Emprunt a été coté de 80 fr. 90 c. à 81 fr.

Le Quatre pour 100 est monté de 101 fr. à 101 fr. 50 c., au comptant.

Le Quatre et demi a eu un cours de 106 fr. 50 c.

Les Bons du Trésor se sont négociés de 3 1/2 à 3 5/8, jusques à sept mois d'échéance.

Emprunts des villes et des Compagnies de travaux publics. — Le Cinq pour 100 de la ville de Paris a été coté deux fois cette semaine, en hausse, de 104 fr. 75 c. à 105 fr.

Les Obligations de la ville de Paris ont varié de 1,282 fr. 50 c. à 1,280 fr.

Les Actions des Quatre Canaux, ont flotté entre les cours de 1,270 fr. et de 1,272 fr. 75 c.

Les Obligations du chemin de fer de Saint-Germain, sont recherchées à 1,215 fr. — Celles de Versailles, rive droite, sont à 1,015 fr., 1,017 fr. 50 c.

Les obligations du chemin de Mulhouse à Thann sont cotées 990 fr. et 992 fr. 50 c., et celles des mines et chemin de fer de la Grand-Combe à 1,045 fr.

Les obligations du canal de la Sambre à l'Oise sont à 1,000 fr., et celles du chemin de Montpellier à Cette à 1,027 fr. 50 c.

Banques et Compagnies d'assurances. — Les actions de la Banque de France sont restées dans les cours de 3,575 à 3,570 fr.

La Banque de Lille a été cotée 1,630 fr.

Les Caisse Lafitte sont calmes dans les cours de 1,015 à 1,020 fr. pour les coupons de 1,000 fr., et de 5,047 fr. 50 c. à 5,045 fr. pour les coupons de 5,000 fr.

La Caisse hypothécaire est cotée de 760 fr. à 758 fr. 75 c.

Les Actions de la Compagnie royale d'assurances contre l'incendie ont fléchi de 158 1/2 à 158 pour 100 bèn. Celles de la France ont également baissé de 19 à 18 1/2.

Il y a dans ce même Vautrin cette indication curieuse : « On entend pendant un instant faire prrrrrrrr. » Ce prrrrrrrr vous indique tout à fait le style de Quinola. On fait prrrrrrr pendant six actes, on n'y dit pas autre chose que prrrrrrr sur tous les tons, dans tous les langages, chez le roi, chez le voleur, chez la courtisane, chez l'ex-espion, chez l'inquisiteur. Prrrrrrrr c'est la fine fleur de ce langage dramatique, et cette fois Vautrin n'est pas là pour dire aux faiseurs de prrrrrrrr : *Assez, tu m'ennuies!*

Dans Vautrin et dans Quinola on se parle deux fois à l'oreille, et le parterre de rire aux éclats, à l'oreille de Quinola aussi bien qu'à l'oreille de Vautrin.

Résumons-nous et disons du dernier mélodrame de M. de Balzac ce que disent Lafouraille et Buteux :

Lafouraille : C'était du kirch.

Buteux : Non, c'était du schnick.

Mais kirch ou schnick, M. de Balzac a grand tort de le verser à si grandes doses. Il fait là un méchant métier, tout à fait indigne des beaux livres qu'il a signés de son nom. Vautrin et Quinola, juste ciel, signés Balzac! Horace de Saint-Aubin ne les eût pas signés!

Rien ne saurait vous rendre exactement l'ennui et l'impatience horrible du parterre. On n'a pas mieux fait pour le drame héroïque. C'était des cris, des vociférations, des hennissements, des interjections, des injures, des ironies, un tumulte sans fin et sans forme. On sifflait, on hurlait, on criait, on huait! Une fois, lorsque Fontanarès va pour tuer la Faustina, — « Tue-la! tue-la! » criait le parterre; et contre la robe de cette pauvre femme est venue tomber comme une pomme à moitié rongée. Encore une fois, quel dommage! quel malheur! quelle incroyable démenée peut forcer un homme de cet esprit à se perdre ainsi à la face de tous? Ainsi a été justifiée cette parole du grand Vautrin : « On te demandera : D'où venez-vous? Tu diras : D'un port de mer; et tu seras introduit! » — Il fallait dire : Tu seras sifflé!

Certes, s'il ne s'agissait pas d'un écrivain de ce talent et de cette puissance, d'un romancier charmant qui a tant amusé vingt années de ce siècle, la critique eût jeté volontiers un voile sur ces erreurs impardonnables; elle les eût protégées de son silence et de son mépris, comme elle fait pour toutes les œuvres de cette qualité infime; mais il est des noms pour lesquels cette tolérance est impossible. Bouteux disait : *Après l'Agésilas, hélas!* — *Après l'Attila, hold!* Nous nous dirons Lafouraille : *Après Vautrin, ça chauffe!* et comme Buteux : *Après Quinola, ça brûle!*

J. J.

